

feuilles, après quoi on le couvrait de la tête aux pieds d'une couche de feuilles semblables, épaisse au moins de deux pieds; pour qu'il pût respirer, on plaçait dans sa bouche un tube, un roseau creux qu'il traversait ce lit de feuilles, lui permettait d'aspirer l'air extérieur. Toutes ces dispositions prises, on allumait sous la claie un feu vif et soutenu, ménagé néanmoins de manière à ce que la flamme n'atteignît point la claie. Plus d'une fois le récipiendaire périssait étouffé, mais la mort valait mieux à ses yeux que la honte: il n'avait pas donné le moindre indice de ce qu'il souffrait, n'avait pas exhalé la plus légère plainte. Dans ce cas on lui rendait les honneurs funèbres de la manière la plus honorable et la plus pompeuse, car on n'avait pas de reproches à faire à sa mémoire; mais s'il résistait à l'épreuve, c'était le signal des fêtes, et toute la nation y prenait part.

C. R.

L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 22 MARS 1859.

LES INDES.

Me voilà donc une seconde fois avec mes Indes. Du moins n'ai-je pas aujourd'hui M. le Gérant à mes trousses: loin de là, il m'a même donné la liberté de m'étendre aussi longuement qu'il me plaira. Toutefois je n'abuserai pas de sa libéralité, bien convaincu que la brièveté est une très-grande qualité dans des écrivains de notre force, et qu'elle fait pardonner mille autres défauts. J'essaierai donc de vous donner, en aussi peu de mots que possible, les causes généralement reconnues de l'insurrection indienne.

Je ne sais quel écrivain disait il n'y a pas longtemps, en parlant des Anglais: "C'est un peuple de marchands." Assurément cet écrivain avait bien saisi leur caractère dominant, et il ne pouvait mieux le définir que par ces mots à la fois si simples et si vrais. L'Angleterre est en effet la nation marchande par excellence; elle cherche avant tout l'intérêt de son commerce. Si elle traverse les mers pour aller fonder au loin des colonies, si elle va former des empires aux extrémités de la terre, la première pensée qui l'anime est une pensée de gain et de profit.

C'est surtout à l'égard des Indes que l'Angleterre a manifesté cet instinct commercial qui, s'il n'exclut pas tout-à-fait les nobles pensées qu'une nation chrétienne et éclairée doit d'abord essayer de réaliser, lorsqu'il s'agit de coloniser un pays,

les relègue cependant au second rang et les force de marcher ignominieusement à sa suite. Au lieu de donner aux Indes un gouvernement modéré, propre à se concilier l'amour et l'estime de ses sujets, au lieu de s'occuper par-dessus tout à répandre parmi eux les bienfaits de la civilisation et du Christianisme, au lieu d'introduire enfin dans les Indes tous les éléments qui constituent une nation forte et intelligente, l'Angleterre s'est précipitée sur sa conquête comme sur une proie long-temps convoitée et en a fait l'aliment de son insatiable avidité.

Mais pour satisfaire à son gré les exigences de ses appétits lucratifs, il lui a fallu employer la tyrannie, et voilà le principe de la révolte. Si nous en croyons certains écrivains même anglais, la cause de l'insurrection serait dans un despotisme brutal et égoïste qui aurait caractérisé la domination des Anglais dans les Indes, et surtout dans l'affreux système de la torture que l'Angleterre ne se serait pas fait scrupule d'appliquer à maintes reprises, en dépit de la civilisation moderne dont elle se vante d'être la propagatrice. On reconnaît, il est vrai, que la faute retombe aussi sur les particuliers qui ont voulu s'enrichir par toutes sortes de moyens. Mais, au dire de ces mêmes écrivains, le gouvernement lui-même n'est-il pas grandement coupable en ce qu'il n'a pas veillé sur la Compagnie et sur ses associés, en ce qu'il s'est montré indifférent toutes les fois qu'il s'est agi de civiliser ces millions d'idolâtres?

Parmi les Anglais eux-mêmes, des voix accusatrices se sont élevées pour flétrir à la face du monde une conduite aussi révoltante. Longtemps avant la guerre l'amiral Napier écrivait ces remarquables paroles: "Non! non! je ne vous concéderai pas que nous sommes forts, justes ou régulièrement constitués, ou que nous ne prenons au peuple que ce que la loi nous autorise à lui prendre, ou que nous payons tous les mois. Nous nous payons nous-mêmes, oui, mais non pas les autres...."

"Vous ne pouvez pas savoir cela, dans votre bibliothèque de Calcutta; mais moi qui traverse tous les districts, tantôt à pied, tantôt à cheval, j'ai vu depuis des années les choses les plus indignes...."

"Il n'est pas un régiment dont la marche ne soit une série d'horribles oppressions, et cela non par le fait de l'indiscipline des soldats, mais par le fait du système du gouvernement."

"Nous l'arrachons (l'Indien) de force à sa charrue, lui et ses bœufs, et nous l'obligeons à faire des marches de plusieurs milliers de milles pour transporter les bagages des régiments; il perd sa récolte, ses terres restent en friche, sa famille périt,

ses bœufs surmenés par nos soldats tombent sur la route; et il ne reçoit pas une obole pour cela; son chariot brisé est abandonné sur la route, et on lui en fait traîner un autre dont le maître a pris la fuite de désespoir. Et, après six ou huit mois,—j'en sais pour qui ce supplice a duré des années,—on le renvoie ruiné à sa demeure, où il vivait si heureux et si tranquille avant notre passage...."

Après des témoignages aussi péremptatoires, et de la bouche de ceux qui devraient avoir intérêt, ce semble, à pallier autant que possible des choses malheureusement trop vraies, il n'y a plus lieu au doute: on est autorisé à dire que l'insurrection des Cipayes est due et uniquement due au vice de l'organisation gouvernementale des Indes, au mépris des premiers principes de justice, d'humanité et de religion qui doivent présider à la civilisation d'un empire.

Le germe de la révolte avait donc été déposé par les Anglais eux-mêmes, dès le premier moment où leur avide cupidité avait pénétré dans les Indes. Ce furent eux aussi qui en favorisèrent les secrets développements, qui en provoquèrent, indirectement peut-être, la tardive mais redoutable manifestation. Lorsqu'au commencement de l'été de 1857, elle leva enfin la tête et arbora fièrement son sinistre étendard, il ne faut pas croire qu'elle fut le résultat d'un mouvement spontané et irréfléchi. Elle était depuis longtemps préparée; elle n'attendait plus que l'occasion favorable pour sortir du silence: semblable à une mine terrible qui contient tous les éléments nécessaires à sa formation, et qui attend, pour éclater et produire ses ravages, que le feu soit mis à la mèche.

Cette occasion, les Cipayes ne tardèrent pas à la trouver. Le gouvernement anglais faisait distribuer des cartouches à un régiment d'Indiens cantonné à Meerut. Ceux-ci prétendirent que ces cartouches étaient enduites de graisse de porc et de vache. Or leur religion leur défend l'usage de cette graisse, et il suffit que l'un d'eux en ait mangé la plus petite parcelle pour être déchu de sa caste, ce qui est pour eux le comble du déshonneur. Les officiers anglais essayèrent en vain de les persuader que rien d'impur n'entraît dans leurs cartouches; ils persistèrent dans leur opinion. Pour éprouver leur obéissance, les Anglais leur ordonnèrent de tirer, cinq seulement obéirent. Ceux qui avaient refusé furent jugés par une cour martiale et condamnés à plusieurs années de prison. Ce fut là le signal de la révolte: de Meerut elle s'étendit peu-à-peu dans plusieurs cantons et devint bientôt formidable.

Pour résumer en deux mots: la cause de la guerre des Indes a été la mauvai-